

Le langage diplomatique dans *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi : critique, résistance et postcolonialisme



Mathusalem Nganga-Mienanzambi¹

Université Marien Ngouabi (Parcours Arts), République du Congo

mathusal2000@yahoo.fr

<https://orcid.org/0009-0000-4465-7037>

Reçu: 05/05/2026, **Accepté :** 28/07/2025, **Publié :** 30/07/2026

Financement : L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude. **Conflit d'intérêts :** L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts. **Anti-plagiat :** cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec un taux de 3 %.

Résumé: Cet article propose une analyse approfondie du langage diplomatique dans *La Vie et demie* (1979) de Sony Labou Tansi, en révélant ses fonctions protocolaires, rhétoriques, néocoloniales et résistantes. À travers une lecture pragmatique, discursive et postcoloniale, il met en lumière comment le discours officiel, dans sa complexité, sert à la fois à légitimer la tyrannie, dissimuler la violence et offrir des espaces de résistance. L'écriture de Labou Tansi dévoile la dimension performative du discours totalitaire, tout en explorant ses potentialités subversives. La mise en scène de rituels, de formules, de métaphores et de codes illustre la double dynamique du pouvoir : sa fabrication et sa contestation. En définitive, cet article montre que le langage diplomatique, dans le roman, est un enjeu central de la résistance et de la lutte postcoloniale pour la souveraineté symbolique.

Mots-clés : langage diplomatique, tyrannie, postcolonialisme, pragmatique, résistance, discours officiel, parodie.

Diplomatic Language in Sony Labou Tansi's *La Vie et demie*: Critique, Resistance, and Postcolonialism



Abstract : This article offers an in-depth analysis of diplomatic language in Sony Labou Tansi's *La Vie et demie* (1979), revealing its protocolary, rhetorical, neocolonial and resistant functions. Through a pragmatic, discursive and postcolonial reading, it

¹ **Comment citer cet article:** Nganga-Mienanzambi M., (2026), « Le langage diplomatique dans *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi : critique, résistance et postcolonialisme », *Cahiers Africains de Rhétorique*, Vol 5, n°1, pp.305-316

highlights how official discourse, in all its complexity, serves both to legitimise tyranny, conceal violence and provide spaces for resistance. Labou Tansi's writing unveils the performative dimension of totalitarian discourse, whilst exploring its subversive potential. The staging of rituals, formulae, metaphors and codes illustrates the dual dynamics of power : its construction and its challenge. Ultimately, this article demonstrates that diplomatic language, within the novel, is a central issue in resistance and the postcolonial struggle for symbolic sovereignty.

Keywords : diplomatic language, tyranny, postcolonialism, pragmatics, resistance, official discourse, parody.

Introduction

Le langage diplomatique écrit Villar (2006, p. 22), « se présente donc comme un langage prudent et subtil pour les uns, banal, ambigu, dissimulateur ou même mensonger pour les autres. Il semble pauvre, car il opère avec un nombre de signes assez restreint et redondant ». Il serait non à voulu de rappeler que la dimension du langage diplomatique constitue, dans *La Vie et demie* (1979), la matière essentielle et une caractéristique des personnages. En effet, à travers la mise en scène d'un régime dictatorial et néocolonial dans le pays fictif de Katamalanassie, le roman construit une véritable archéologie du langage de la tyrannie, où chaque énoncé officiel, protocolaire ou propagandiste devient à la fois acte de violence et acte rhétorique de dissimulation. De ce fait, le discours, déployé dans des contextes cérémoniels, médiatiques, constitutionnels ou symboliques, constitue un véritable enjeu dans la dynamique postcoloniale, où la domination symbolique, linguistique et discursive s'ajoute à la violence physique.

L'objectif principal de cet article est de montrer comment, dans *La Vie et demie*, le langage diplomatique fonctionne comme un outil ambivalent : il sert à la fois à renforcer la tyrannie et à la contester. Il s'agit en fait d'analyser cette œuvre en tant qu'exemple exemplaire d'un langage diplomatique instrumentalisé, révélant ses fonctions de contrôle, de légitimation, mais aussi de résistance. Dès lors, la problématique qui guide cette réflexion tourne ainsi autour de la question principale suivante : Comment le langage diplomatique, dans le roman, sert-il à légitimer la tyrannie, à dissimuler la violence et à offrir des espaces de résistance ? De cette question fondamentale, viennent bien d'autres en rapport avec le langage diplomatique : En quoi la nature des formes protocolaires et cérémonielles du discours officiel dans le roman constitue-t-elle un espace où se manifeste la tyrannie ? De que manière la rhétorique dictatoriale détourne-t-elle ou instrumentalise-t-elle les discours révolutionnaires pour renforcer la domination ? Quelles stratégies discursives émergent-elles face à la domination linguistique et participent à la déconstruction de la propagande officielle ?

Toutes ces interrogations appellent trois réponses provisoires. Premièrement, le discours diplomatique officiel dans *La Vie et demie* apparaît comme un espace où la manipulation et la domination se déploient à travers des discours contrôlés et codifiés. Deuxièmement, la rhétorique dictatoriale détourne effectivement les discours révolutionnaires en leur conférant une fausse légitimité ou en les dévoyant pour légitimer la pouvoir en place. Troisièmement, plusieurs stratégies d'esquive, de déférence et de contre-discours émergent dans le roman pour constituer des contre-discours efficaces face à la domination linguistique officielle.



Notre travail vise à mettre en évidence la spécificité de l'écriture Sony. Cette spécificité est à rechercher à travers le déploiement du langage diplomatique dans son roman. Nous partirons donc du texte pour découvrir la manière dont Sony Labou Tansi se sert du discours officiel pour rendre compte des réalités des régimes autoritaires dans son roman. Pour ce faire, l'analyse mobilise une lecture pragmatique et discursive du roman, en utilisant notamment les théories de Villar (2006) sur les actes de langage diplomatique ainsi que celles de Maingueneau (2013) sur l'analyse du discours. La perspective postcoloniale, à partir des travaux de Maura (2013), nous permettra également d'inscrire cette critique dans la dynamique de domination et de résistance dans l'Afrique postcoloniale. À travers l'exploitation de notre corpus sur le langage diplomatique, notre étude s'articule sur trois principaux points : d'abord l'analyse du langage diplomatique comme espace de la tyrannie, ensuite, la déconstruction de la rhétorique de la domination et de la propagande comme stratégies discursives du régime et enfin, la résistance discursive face à la domination linguistique à travers stratégies d'esquive, de déférence et de résistance.

1. Le langage diplomatique comme espace de la tyrannie

La diplomatie, notent Balzacq et al. (2018, p. 7), « est à la fois une activité particulière, un secteur d'intervention de l'État et une sous-spécialisation de la science politique ». Entendue ainsi, il s'agit d'un exercice réservé que Sony Labou Tansi s'attèle à exercer dans son premier roman, *La vie et demie*, qui se distingue par sa radicalité dans le traitement du langage politique et diplomatique. En effet, la dimension performative et cérémonielle du discours officiel dans le roman sert le plus souvent à légitimer et renforcer le pouvoir totalitaire. Elles illustrent comment le lieu, le rituel et la mise en scène transcendent la brutalité pour en faire un spectacle sacralisé, légitimant la violence par la cérémonie.

1.1. La Chambre Verte : espace protocolaire de la violence et de la déférence

Dans *La Vie et demie*, plusieurs espaces sont décrits et mis en exergue par l'auteur. C'est le cas de « La Chambre Verte », lieu central du roman, qui constitue le dispositif spatial et symbolique du pouvoir dictatorial. Elle est le théâtre où s'accomplit la sentence de mort de Martial et où s'exercent les rituels de déférence et de violence. Le langage y partage une double fonction : celui de la mise en scène protocolaire et celui de la dissimulation de la violence. Cette mise en scène protocolaire apparaît clairement dans ce passage qui décrit cette chambre comme un dispositif spatial du pouvoir où se concentre la violence du régime sous les codes du cérémoniel officiel : « Voici l'homme, dit le lieutenant qui les avait conduits jusqu'à la Chambre Verte du Guide Providentiel. Il avait salué et allait se retirer. Le Guide Providentiel lui ordonna d'attendre un instant. Le soldat s'immobilisa comme un poteau de viande kaki » (Labou Tansi, 1979, p. 9).

La lecture de cet énoncé laisse à constater plusieurs aspects du langage diplomatique. D'abord, la désignation protocolaire de « la Chambre Verte » qui institue l'espace du pouvoir dictatorial en lieu de réception officiel. En effet, ce lieu protocolaire reflète la logique du pouvoir absolu qui se légitime à travers un langage codifié, où la déférence et la violence coexistent dans un même espace. Pour Sony Labou Tansi, la formule « la Chambre Verte » devient alors un symbole du régime où chaque énoncé officiel masque une violence structurée. Ensuite, le geste du lieutenant (salut + immobilisation) qui

relève du protocole militaire de cour montre qu'effectivement le corps discipliné du soldat est un véritable accessoire du cérémoniel contraste avec la métaphore « poteau de viande kaki » qui symbolise immédiatement la dégrade du rituel en spectacle de corps-objet. Enfin, la formule d'introduction du lieutenant, « Voici l'homme », une sorte de « désignation de la victime ou exposition du corps vaincu, que penser d'autre si ce n'est que le bourreau laisse triompher sa subjectivité pour retomber dans son animalité rédhibitoire » (Yila, 1997, p. 197), qui présente Martial comme un objet de la cérémonie de mort, illustre parfaitement cette ambiguïté du langage diplomatique que Le Goffic (1981, p.188) considère comme une « virtualité des multiples interprétations possibles ». Or ici, le protocole, censé instituer la légitimité, devient un acte de violence institutionnalisée. Dès lors on comprend les intentions de Yila (1997, p. 197) à propos du lieutenant lorsqu'il affirme que « Cette désignation proférée par l'officier subalterne constitue autant la cessation de toute capacité de discernement ».

Cette ambiguïté du protocole cérémoniel est également observée dans l'extrait de texte suivant où « le Guide Providentiel leur adressa les félicitations les plus cordiales avant de déclarer qu'il restait le pâté de l'autre, qu'ils avaient mal obéi aux ordres » (Labou Tansi, 1979, p. 18). L'on s'aperçoit que la formule protocolaire des « félicitations les plus cordiales » est détournée de sa fonction d'éloge pour introduire la sentence de mort. Ainsi, la scène d'énonciation saisie dans la perspective de Maingueneau (2013) reste attachée à la mort de Martial. Le discours officiel de remerciement et le décret de mise à mort partagent ici la même structure énonciative, révélant la contiguïté des registres dans le dispositif dictatorial. Cette manière de faire et d'agir constitue en soi un acte assertif de perversion protocolaire ; d'autant plus que la formule des félicitations officielles est recyclée comme préambule rhétorique à la condamnation, exposant la logique d'euphémisation du langage dictatorial.

1.2. La fête de l'Indépendance : masque cérémoniel de la prédation

La célébration nationale, censée incarner la liberté, sert en réalité de masque à la violence et à la prédation du pouvoir : « Le soir de la fête de l'Indépendance, le Guide Providentiel voulut enfreindre la loi des cartes de Kassar Pueblo en essayant de faire la chose-là avec la fille de Martial » (Labou Tansi, 1979, p. 20). Loin d'être le cadre protocolaire par excellence de la célébration nationale, la fête de l'Indépendance devient un lieu de la transgression du protocole par le Guide Providentiel, avec une tentative de viol, illustre la dissimulation de la violence sous le cérémoniel républicain. La ruse de cette mise en scène souligne que le discours officiel, même dans ses formes les plus solennelles, n'est autre que la continuité de la violence du pouvoir où le protocole officiel révèle justement le masque de la prédation. En réalité, l'ensemble de ces faits nous permet justement de déduire avec Lombalé-Baré (1997, p. 122-123) que « Sony crée en créant, parce que chez lui ; l'expérience de l'écriture consiste à donner une forme différente et nouvelle, un second et différent à toute chose et tout phénomène. Cela concourt à l'émergence d'un style et d'un univers nouveau qui se projette sur ce qui est habituellement connu ou exprimé ». C'est autant clair pour Lombalé-Baré que la conception innovante de la création chez Sony consiste effectivement à transformer et réinventer plutôt qu'à imiter, en adoptant une approche personnelle et authentique.

Un peu plus dans le récit, le narrateur présente le même protocole de la fête nationale comme une mise en scène de la contradiction fondamentale du pouvoir dictatorial où la



célébration de la liberté masque également la continuité de la violence même si « Le Guide Providentiel parla de l'unité « à ce moment difficile de la déshumanisation générale des humains », de la révolution « devenue une nécessité inconditionnelle à la survie ». À ce moment, la foule avait cru voir Martial bousculant le guide jusqu'au bas du podium et prendre sa place » (Labou Tansi, 1979, p. 39). L'évocation du podium comme dispositif protocolaire du discours officiel il sépare en réalité le locuteur de la foule et institue l'asymétrie de la parole politique. La vision collective de Martial délogeant le Guide Providentiel du podium n'est qu'un acte imaginaire de subversion protocolaire qui transforme l'espace protocolaire officiel en lieu imaginaire de la résistance pour la foule en quête de l'inversion du cérémoniel.

1.3. Les cérémonies funèbres et la sacralisation du pouvoir

Les rituels funéraires, notamment les veillées et deuils nationaux, constituent un autre dispositif protocolaire. En effet, la mise en scène de la mort du guide où Martial apparaît dans un spectacle d'État, loin d'être réelle, révèle plutôt une instrumentalisation du deuil afin de légitimer la succession et perpétuer la légitimité dynastique : « À la mort du Guide Providentiel, Martial était venu lui dire adieu et l'avait veillé pendant deux des quarante-huit nuits de veille nationale ordonnées par la Constitution » (Labou Tansi, 1979, p. 83). L'allusion de « quarante-huit nuits de veille nationale ordonnées par la Constitution » dans l'énoncé constituent un véritable protocole subversif dans la perspective d'un deuil institutionnel. En effet, la présence de Martial, le rebelle assassiné, parmi les veilleurs officiels du dictateur est une ironie protocolaire absolue : le corps de la victime veille son bourreau dans le cadre même du rituel d'État. De même, la cérémonie du bûcher pavoisé, avec ses couleurs nationales, magnifiant la mort sacrificielle du chef, inscrit sans nul doute la mort dans un protocole de transmission du pouvoir : « Place de l'Indépendance, le guide Jean-Brise-Cœurs monta sur le bûcher pavoisé de linge jaune et vert. Il était vêtu de rouge, exprès, parce qu'on disait que c'était la couleur de la vie » (Labou Tansi, 1979, p. 140).

Ici, le bûcher pavoisé de linge national (jaune et vert) renvoie à un dispositif cérémoniel qui transforme l'immolation volontaire du guide en spectacle protocolaire d'État. En outre, la place de l'Indépendance comme espace de la mort choisie par le narrateur révèle que le protocole national peut sanctifier la mort du chef autant que sa vie : « Lors des cérémonies officielles, les membres du gouvernement et ceux du Parti populaire pour la paix (PPP) devaient se peindre le visage en bleu, se raser la tête pour remplacer les cheveux par une peinture bleue » (Labou Tansi, 1979, p. 142).

Pour l'auteur, l'obligation de se peindre le visage en bleu lors des cérémonies officielles est une codification protocolaire du corps dans la mesure où le pouvoir impose une uniformisation chromatique des corps des élites comme condition de leur participation au rituel d'État. Signalons que la couleur bleue, couleur du guide Jean-Brise-Cœurs, devient également le code vestimentaire de la déférence cérémonielle.

Pour tout dire, les cérémonies funèbres deviennent alors des actes de sacralisation sacrificielle où le langage officiel participe à la fabrication d'un mythe du leader, tout en dissimulant la violence réelle de sa disparition. En somme, le langage diplomatique dans *La Vie et demie* fonctionne ainsi comme un instrument de légitimation de la tyrannie en utilisant des formes de discours codifiées, distanciées et souvent euphémisées, qui dissimulent la brutalité et la violence inhérentes au régime. En se déployant dans un

registre formel et poli, il confère sans nul doute une apparence de légitimité et d'autorité afin de masquer l'oppression réelle sous des formes de discours de consensus ou de bienveillance apparente.

2. La déconstruction de la rhétorique de la domination et de la propagande comme stratégies discursives du régime

Dans le roman de Sony, la langue, la rhétorique ainsi que les figures métaphoriques sont détournées, inversées et parfois mythifiées afin de renforcer la légitimité du pouvoir, masquer la brutalité ou promouvoir un culte du leader. Elles montrent la stratification du discours qui, tout en étant instrument de domination, peut aussi laisser place à des formes de résistance implicite. Ainsi, toutes les stratégies discursives utilisées par les personnages pour masquer, inverser ou sacraliser le pouvoir prend en compte la déformation des discours révolutionnaires, la mise en scène juridique et constitutionnelle, la mythification du leader ainsi que l'usage de figures de style néocoloniales pour manipuler la perception et renforcer l'idéologie officielle.

2.1. La rhétorique révolutionnaire et la manipulation des formules

Le langage diplomatique tel qu'appréhendé par Villar (2006, p. 45) est toujours perçu comme un instrument de communication persuasive pour « modifier l'état du destinataire, soit l'état cognitif (le savoir), soit l'état affectif, soit les dispositions à l'action et l'action elle-même » (actes de langages) ». Dans *La Vie et demie*, le discours officiel est marqué par une utilisation détournée du lexique révolutionnaire. En s'appuyant sur le monologue cynique du ministre, évoquant un « ennemi du peuple » ou la « constitution à deux articles », l'auteur démontre la mécanique interne du langage de prédation où les formules révolutionnaires deviennent des codes de l'enrichissement personnel et de la légitimation abusive : « Tu sors un décret : la peinture blanche pour tous les locaux sanitaires. Tu y verses des millions. Tu mets ta main entre les millions et la peinture pour retenir les plus gros. [...] tu écris dans tout le pays que le moustique est un ennemi du peuple » (Labou Tansi, 1979, p. 33).

Ce monologue du ministre qui révèle la mécanique interne du discours officiel révolutionnaire où les décrets à visée sanitaire ou patriotique ne sont autres que des instruments de détournement de fonds dévoile à juste titre l'attachement irréversible de l'auteur au langage diplomatique. De même, la formule « ennemi du peuple », empruntée vraisemblablement au lexique révolutionnaire soviétique, est désormais réduit à une campagne publicitaire lucrative démontre clairement que le discours officiel, déroulé par le ministre, est le vecteur du détournement et non de la transformation sociale selon les stratégies discursives du locuteur mises en évidence par Maingueneau :

Ce que l'orateur prétend être, il le donne à entendre et à voir : il ne dit pas qu'il est simple et honnête, il le montre à travers sa manière de s'exprimer. L'ethos est ainsi attaché à l'exercice de la parole, au rôle qui correspond à son discours, et non à l'individu « réel », appréhende indépendamment de sa prestation oratoire (Maingueneau, 1993, p. 138).

Toutes ces stratégies énonciatives trouvent leur sens à travers la formule, « la révolution devenue une nécessité inconditionnelle », qui signale une hyperbolisation du discours pour masquer la réalité de la dégradation sociale comme on peut le découvrir dans ce

passage où les formules discursives de l'unité et de la révolution sont enchâssées entre guillemets par le narrateur, ce qui produit un effet de distanciation ironique : « Le Guide Providentiel parla de l'unité « à ce moment difficile de la déshumanisation générale des humains », de la révolution « devenue une nécessité inconditionnelle à la survie de l'espèce » (Labou Tansi, 1979, p. 39). Comme on peut le voir, toutes ces formules, périphrases hyperboliques, que le narrateur présente comme des citations d'un discours convenu, sont caractéristiques du registre dictatorial amplifié. D'ailleurs, l'usage des guillemets narratifs, transformant le discours révolutionnaire du Guide en citation d'un code rhétorique stéréotypé, révèlent son caractère performatif vide. Ainsi, le discours officiel dans *La Vie et demie*, structuré par un métadiscours, n'est qu'un simulacre de légitimité. Ce que le romancier dévoile lui-même au lecteur d'une manière surprenante calqué sur le style des communications officielles et militaires : « Nous devrions être au siècle de la responsabilité. Stop et fin. » (Labou Tansi, 1979, p. 64). En effet, l'interprétation de la formule télégraphique et bureaucratique « Stop et fin », attribuée ici à une voix populaire, tourne en dérision la rhétorique officielle du progrès et de la responsabilité en lui appliquant la sécheresse du communiqué bureaucratique. D'ailleurs, la brièveté de cette formule elle-même est un véritable acte expressif d'ironie discursive qui révèle l'échec de la promesse nationale par la seule économie de moyens du discours télégraphique.

2.2 La parodie de la légitimité constitutionnelle

Dans une étude consacrée à *La Vie et demie*, Elo Dacy (1997, p. 76) précise que l'«une des caractéristiques fondamentales de l'écriture de dans son premier roman, est, sans nul doute sa propension à la fantaisie, à l'in vraisemblable et à la démesure. [...] Il y recourt aux procédés d'écriture fondés sur la déconstruction ». Effectivement, l'écriture de Sony Labou Tansi manipule de façon parodique le processus démocratique de la Katamalananie pour enrichir son récit : « Le guide Jean-Coeur-de-Père fit adopter par référendum une Constitution à deux articles. Article premier : le pouvoir appartient au yelo yelomanikatana. Le bruit disait que yelo yelomanikatana signifiait « souverain à vie ». Le référendum constitutionnel donna les résultats plébiscitaires de 100 %. » (Labou Tansi, 1979, p. 127).

La constitution à deux articles ainsi que le plébiscite à 100 % constituent la parodie maximale du discours constitutionnel démocratique. Le romancier glisse volontaire dans son texte la lexicalisation opaque de la souveraineté, notamment par la formule indéchiffrable puisée dans une langue indigène intraduisible « yelo yelomanikatana », pour dissimuler l'autocratie. Or dans le roman, l'auteur refuse toutes ces manipulations en mettant en évidence la multiplication des inscriptions de la constitution dans l'espace privé et public. Cette mise en scène parodique de la constitution traduit une stratégie de totalisation discursive où le langage envahit la sphère privée pour imposer la domination symbolique. De même, l'usage de formules telles que « la souveraineté à vie » ou la sacralisation de la figure du Guide par des adjectifs inventés illustre une stratégie de construction d'un imaginaire de légitimité basée sur le langage.

Pour Sony Labou Tansi, il est habituel en effet de rendre compte au lecteur une image précise de la réalité dans laquelle évolue ces personnages : « On demanda de peindre les articles de la Constitution du peuple dans toutes les chambres, à la cuisine, partout. Ceux qui laissèrent passer les neuf jours de délai établis par le décret allèrent au cimetière des

Maudits » (Labou Tansi, 1979, p. 128). Ces phrases parodiques qui relatent l'inscription physique des articles de la Constitution sur tous les murs domestiques sont en réalité une technique de totalisation discursive permettant au langage officiel de pénétrer en toute liberté l'espace privé jusqu'à la cuisine. Ainsi, l'obligation de peindre la Constitution partout transforme l'espace domestique en dispositif de propagande officielle, effaçant la frontière entre sphère publique et sphère privée.

2.3. La propagande néocoloniale et l'opacité diplomatique

Sony Labou Tansi va plus loin encore dans son intention de mettre en valeur la rhétorique de la domination et de la propagande à travers de nombreuses stratégies discursives du régime dans son œuvre. Pour montrer à son lecteur qu'il maîtrise parfaitement le langage diplomatique empreint « d'allusions codées » (Wilhelm G. Grewe, 1966), il s'en va puiser dans le discours néocolonial. Celui se manifeste aussi bien à travers la périphrase « la puissance étrangère qui fournissait les guides », qui désigne l'impérialisme sans le nommer explicitement que par la sacralisation de l'intervention étrangère, par des termes religieux comme « bénédiction », critique la mise en place d'un lexique sacré pour légitimer la domination extérieure.

En outre, il est évident d'entrevoir dans le code footballistique de Jean Coriace, utilisant des scores, « Dites à votre pays que trois à zéro est un score noble. Mais si vous nous imposez la guerre, nous la ferons » (Labou Tansi, 1979, p. 177), une langue diplomatique de substitution où la hiérarchie des rapports de force est inversée par un langage crypté et opaque. Ce procédé renforce la maîtrise discursive de l'acteur faible face à la puissance étrangère, en violation délibérée de la maxime de clarté puisque l'on sait davantage que cette métaphore sportive du score « trois à zéro » traduit les rapports de force géopolitiques en termes de match de football. En clair, cette langue cryptée où le score remplace le compte des morts transforme la communication diplomatique en langage chiffré accessible seulement aux initiés, créant ainsi un code de négociation entre Jean Coriace et la puissance étrangère qui court-circuite le discours de guerre officiel. Sony Labou Tansi constitue ainsi tout un système discours dont les références sportives permettent au lecteur de comprendre les intentions et la ruse de Jean Coriace : « Vous ne viendrez pas à bout de nous, dit Jean Coriace à la fin du dîner. Je ne comprends pas. — Vous comprendrez plus tard, Monsieur le Premier ministre. Vous direz le score à votre Président : nous avons réduit la marque à quatre à un. Nous égaliserons. » (Labou Tansi, 1979, p. 178)

L'incompréhension répétée du Premier ministre étranger exprimée par « Je ne comprends pas » face au langage chiffré de Jean Coriace révèle la stratégie de négociation par l'opacité. Évidemment, c'est Jean Coriace, le faible, qui contrôle le code de la communication diplomatique en refusant de le traduire. L'invitation à « comprendre plus tard » suspend le sens pour mieux affirmer la domination discursive du négociateur africain en inversant la hiérarchie habituelle de la négociation entre puissance étrangère et pays dominé : « Quelqu'un comprendra pour vous, Monsieur le Ministre. Dites ce score aux journalistes à votre descente d'avion » (Labou Tansi, 1979, p. 178).

L'injonction de « dire le score aux journalistes » dont il est fait allusion dans les propos de Jean Coriace transforme cette communication diplomatique confidentielle en discours public médiatisé. L'on comprend aisément que Jean Coriace instrumentalise

ainsi la presse étrangère comme vecteur du message diplomatique codé, imposant au ministre de devenir le porte-parole inconscient d'un langage qu'il ne comprend pas.

En somme, l'on retient que la rhétorique de la domination et la propagande institutionnalisée sont constitutives d'un système discursif qui repose sur la répétition, la simplification et la déshumanisation, visant à imposer une vérité officielle. La déconstruction de ces stratégies révèle leur caractère artificiel et instrumental, notamment, à travers la manipulation du lexique, la mise en scène de discours monolithiques ainsi que la fabrication d'un consensus artificiel pour renforcer la légitimité du régime.

3. La résistance discursive face à la domination linguistique

Dans son roman, Sony met en évidence la manière dont les victimes ou opposants mobilisent des stratégies implicites, du langage codé, de la déférence ou de l'écriture symbolique pour résister, déjouer ou dénoncer la brutalité et la légitimité du pouvoir, en s'appuyant aussi sur une réflexion théorique permettant d'inscrire ces actes dans une logique de résistance dans le contexte postcolonial que Moura (2013, p. 10) envisage comme « le fait d'être postérieur à la période coloniale, tandis que «postcolonial » se réfère à des pratiques de lecture et d'écriture intéressées par les phénomènes de domination, et plus particulièrement par les stratégies de mise en évidence, d'analyse et d'esquive du fonctionnement binaire des idéologies impérialistes ».

3.1. La formule de Martial : un code de résistance héritée

Si « Les études postcoloniales conçoivent plutôt le français comme une langue au pluriel, dépourvue de centre évident » (Moura, 2013, p. 7), Sony Labou Tansi voit en cette langue une opportunité pour ses personnages de se défendre face à la violence. En effet, la formule « pas cette mort », héritée de Martial, accompagnée de la déférence (« Excellence »), devient un code de dignité et de résistance pour les victimes du pouvoir dictatorial de la Katamalanasia : « C'est la mort des traîtres, docteur. Il n'y en a pas deux. Un traître doit mourir comme un traître. — Non ! pas cette mort, Excellence ! Pas celle-là ! » (Labou Tansi, 1979, p. 40).

Cette réponse héritée de la formule de Martial au premier Guide Providentiel « Je ne veux pas mourir cette mort », est un acte directif de résistance circumlocutoire que le docteur reproduit exactement *face au bourreau* qui lui prose la mort. Ce procédé discursif qui dévoile sans doute la résistance et la capitulation de ce médecin est en fait est une figure d'esquive maximale de résistante qui circule entre générations que l'auteur rapporte dans une autre scène : « Pas cette mort, Excellence ! je vous en prie. » (Labou Tansi, 1979, p. 45). En effet, la reduplication de la formule de refus de Martial à travers les générations de victimes constitue un leitmotiv de la circumlocution résistante dans le roman. La déférence maintenue « Excellence » dans le moment même du refus révèle la persistance du code de déférence même dans l'extrémité de la mort. La supplication « je vous en prie » constitue également est une circumlocution de la terreur.

3.2. La déférence comme outil de subversion

Le discours diplomatique se déploie intensément dans le roman par le langage de déférence, que les personnages de Sony utilisent constamment. Par exemple, l'invention du titre « Votre Providence » par Chaïdana est en réalité un hapax diplomatique : « Oh ! Votre Providence ! avait simplement soufflé Chaïdana en retour, je ne suis pas digne



d'être la mère de vos enfants » (Labou Tansi, 1979, p. 50). En effet, cette formule de déférence inédite qui dépasse les titres officiels existants (Excellence, Guide) revêt une double interprétation. Elle souligne, d'une part, l'aspect quasi-divin que le peuple attribue au chef puisque la déférence atteint ici son degré hyperbolique dans un registre de l'humilité performative et révèle, d'autre part, la logique inflationniste de la déférence dictatoriale où chaque nouvelle formule doit surpasser les précédentes dans l'expression de la soumission absolue.

Cette déférence que les personnages utilisent comme outil de subversion est également visible à travers la prolifération plusieurs autres formules d'honneur tels que « Honorable », « cher ami, Monsieur le Ministre » ou « Monsieur le Président, cher ami ») qui témoigne d'une saturation du langage de déférence, qui devient un signe de la vacuité et de l'échec du régime comme il apparaît dans ces passages que nous reproduisons pour la précision : « Honorable ceci, Honorable cela, Excellence ceci, Excellence cela — l'indépendance avait vraiment déçu, et avec elle, Dieu qui l'avait envoyée » (Labou Tansi, 1979, p. 111) et « Voyez, cher ami, Monsieur le Ministre, ils m'ont mis son cœur grossier-là. — Ah ! vous savez, Monsieur le Président, cher ami, ce cœur-là... — Vous ne l'aurez jamais, Monsieur le Ministre, cher ami. C'est un cœur à deux coups. » (Labou Tansi, 1979, p. 168).

Dans le premier passage, on s'aperçoit évidemment l'énumération satirique des formules de déférence par dédoublement « Honorable ceci/Honorable cela, Excellence ceci/Excellence cela » révèle que la prolifération des titres est le signe de l'échec de l'indépendance, plus les formules d'honneur se multiplient, plus la réalité politique se dégrade.

Dans le second extrait, L'accumulation des formules de déférence diplomatique réciproque « cher ami, Monsieur le Ministre » / « Monsieur le Président, cher ami ») dans un dialogue sur une greffe cardiaque révèle le fonctionnement de la diplomatie néocoloniale : les titres et l'amitié formulaire encadrent une négociation sur des corps et des organes. Le code de déférence est le vêtement de la transaction néocoloniale.

3.3. La lettre paradoxale : un acte de résistance épistolaire

L'adresse paradoxale de la lettre, adressée à un destinataire qui ne la lira pas, constitue également une forme de résistance discursive dans le roman de Sony Labou Tansi. En signifiant qu'on sait qu'il refuse d'entendre, elle affirme la présence du discours même dans l'absence de réception, défiant la logique de silence imposée par le pouvoir tel que rendu par cet extrait : « Excellence. Nous savons que vous ne lirez pas cette lettre jusqu'au bout. Nous vous invitons pourtant à ce courage-là. Nous avons toujours dit (nous savons que nous avons raison) que la Katamalanasia est le pays de la mauvaise foi » (Labou Tansi, 1979, p. 135). En clair, l'ouverture de la lettre des Gens de Martial anticipe sa non-lecture par le destinataire, produisant une adresse paradoxale : on écrit à quelqu'un dont on sait qu'il ne lira pas. Cette circumlocution de l'adresse impossible est une figure de la résistance discursive : elle parle à celui qui refuse d'entendre, lui offrant le « courage » de l'écoute comme un défi diplomatique dont l'emploi, indique Jervis (1970, p. 117), « permet de maintenir un climat serein, d'émettre de sérieux avertissements qui ne risquent pas d'être mal compris, (...) et de dire des choses âpres sans provocation ni manque de politesse ». S'inscrivant dans cette même perspective de la pragmatique présupposée, Kerbrat-Orecchioni (1994, p. 71), s'appuie sur l'intention



du locuteur de charger ses dires de connotations différentes de celle qui est clairement posée. Il s'agit non seulement d'un acte indirect, mais est d'un « acte illocutoire posé par un énoncé dont la signification locutoire sert habituellement, en vertu de conventions pragmatiques, à poser un autre acte ».

En clair, toutes ces considérations permettent de constater que dans *La Vie et demie*, la résistance discursive se manifeste par l'emploi de plusieurs stratégies de détournement ou d'instrumentalisation des discours révolutionnaires, telles que la subversion du vocabulaire officiel, la création de discours alternatifs ou la mise en exergue des contradictions dans la propagande. En effet, pour Sony Labou Tansi, toutes ces stratégies ont pour rôle de déstabiliser la logique de la domination linguistique, en proposant des espaces d'expression critique, et participent ainsi à la déconstruction de la propagande officielle en révélant ses incohérences et en favorisant l'émergence d'un contre-discours.

Conclusion

Au regard de ce qui précède, *La Vie et demie* montre que Sony Labou Tansi construit une critique radicale du langage diplomatique comme instrument de la tyrannie postcoloniale. La mise en scène du protocole, la parodie constitutionnelle, la rhétorique cynique, la métaphore néocoloniale, ainsi que les stratégies d'esquive ou de déférence, illustrent la double fonction du langage : d'un côté, il sert à la violence, à la dissimulation et à la légitimation du pouvoir ; de l'autre, il ouvre des espaces de résistance, de contre-discours et de subversion.

Ce paradoxe souligne que la parole officielle, dans le contexte africain, est une arme à double tranchant. La satire de Labou Tansi montre que la contestation du langage, par le détournement, la dissimulation ou l'invention de formules alternatives, est une étape essentielle pour contester la légitimité de la tyrannie. La critique postcoloniale, en insistant sur la domination symbolique et langagière, met en lumière la nécessité de défaire la fabrication du consentement par la parole. Enfin, cette étude invite à réfléchir sur la capacité des acteurs contemporains à utiliser ces formes de résistance linguistique face aux nouveaux régimes autoritaires ou néocoloniaux, à l'heure où les médias numériques offrent de nouveaux espaces pour la contestation et la déconstruction du discours officiel.

Bibliographie

- Balzacq T. et al. (2018), *Manuel de diplomatie*. Paris : Presses des Sciences Po.
- Dacy E. (1997). « La tradition burlesque dans *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi ». In Mukala Kadima Nzuji et al (dir). *Sony Labou Tansi ou la quête permanente du sens*. Paris : L'Harmattan, p. 75-86.
- Jervis R. (1970). *The Logic of Images in International Relations*. Princeton : Princeton University Press.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1994) « Rhétorique et pragmatique : les figures revisitées », *Langue française*, 101, pp.57-71.
- Labou Tansi S. (1979). *La Vie et demie*. Paris : Seuil.
- Le Goffic P. (1981). *Ambiguïté linguistique et activité de langage. Contribution à une étude historique et critique des conceptions sur l'ambiguïté du langage et à*



l'élaboration d'une théorie linguistique de l'ambiguïté, avec application au français, Paris : Université Paris VII, Thèse de linguistique.

Lombalé-Baré G. (1997). « Une lecture de *L'État honteux* : essai d'analyse syntaxique ». In Mukala Kadima Nzuji et al (dir). *Sony Labou Tansi ou la quête permanente du sens*. Paris : L'Harmattan, p. 107-123.

Maingueneau D. (1993). *Le contexte de l'œuvre littéraire*. Paris : Dunod.

Maingueneau D. (2013). *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin.

Moura J-M. (2013). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris : PUF

Villar C. (2006). *Le discours diplomatique*, Paris : L'Harmattan.

Wilhelm G. Grewe (1966). « Die Sprache der Diplomatie », *Merkur Zeitschrift für europäisches Denken*, Munich, XX. J.-G., n° 9, September 1966, p. 805-823.

Yila A. (1997). « L'œuvre de Sony Labou Tansi : une poétique de la modernité ». In Mukala Kadima Nzuji et al (dir). *Sony Labou Tansi ou la quête permanente du sens*. Paris : L'Harmattan, pp. 195-209.

Note bibliographique

Mathusalem Nganga-Mienanzambi est enseignant chercheur au parcours Arts à l'Université Marien Ngouabi. Depuis quelques années, il travaille sur les interactions de la littérature avec les arts et les autres médias. Il a publié *l'Écriture et intermédialité dans les fictions narratives de Henri Lopes* et des articles dans plusieurs revues scientifiques. Venu tard à une écriture plus personnelle, il a notamment publié des poèmes bilingues lari-français dans *Dis à la nuit qu'elle cache son visage (Anthologie de poésie multilingue français-langues du Congo)*. *Demain, ils m'entendront crier* est son premier recueil des poèmes.

© 2022 Cahiers Africains de rhétorique , Vol 5, n°1, Année 2026

Copyrights: L'article est la propriété intellectuelle de son ou ses auteur(s). Le droit de première publication est octroyé à la revue.

Informations sous droit d'auteur et Code éthique, consultables sur le site de la revue :

<https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue/catalog/category/4>

<https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue/catalog/category/6>

